Zeitschrift: Mémoires de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles
Herausgeber: Société Vaudoise des Sciences Naturelles
Band: 15 (1970-1974)
Heft: 1

Artikel: Vie sociale des Indiens de la Cordillère des Andes
Autor: Spahni, Jean-Christian
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-258954

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vie sociale des Indiens de la Cordillère des Andes

PAR

JEAN-CHRISTIAN SPAHNI
Ethnosociologue, Genève

La vieille opinion selon laquelle les Indiens seraient venus d'Asie demeure la plus valable en dépit de théories extravagantes qui relèvent de la science fiction. La date exacte de leur arrivée sur sol américain reste à préciser.

Des tribus, venues d'Asie, franchirent le détroit de Behring il y a seulement quarante mille ans, soit vers la fin des temps glaciaires ou, pour être plus précis, au Paléolithique supérieur, alors que se produisait la dernière des grandes glaciations, le Würm, connue en Amérique sous le nom de Wisconsin. On sait en effet qu'à ce moment-là des temps préhistoriques, le détroit de Behring était un isthme d'une largeur de près de mille kilomètres, recouvert de steppes et de toundra, et qui permettait de passer à pied sec d'Asie en Amérique.

Ces premiers arrivés, des *Homo sapiens* très primitifs mais sur le type anthropologique desquels nous ne savons presque rien, étaient des chasseurs nomades qui taillaient la pierre dure et qui ont laissé derrière eux un outillage aux formes archaïques que l'on ne saurait comparer à celui qui a été confectionné par leurs contemporains du monde occidental.

Je me dois de signaler que cette migration préhistorique s'est produite non pas en une seule fois mais en plusieurs vagues, de manière discontinue et à partir de points très différents les uns des autres du continent asiatique, chaque phase apportant sa part de progrès et influençant plus ou moins profondément les étapes précédentes.

Il en résulte que l'hétérogénéité des Amérindiens — c'est le nom donné aujourd'hui par les savants aux Indiens d'Amérique — remonte par conséquent au début de ce vaste mouvement migratoire qui se poursuit jusqu'à la fin des temps glaciaires.

Les fossiles humains les plus anciens trouvés sur sol américain présentent des affinités australoïdes, ce qui ne signifie nullement qu'ils soient directement originaires d'Australie. Il semble bien plutôt que les Amérindiens préhistoriques et les Australiens aient un ancêtre commun qu'il reste à découvrir.

Après la dernière glaciation, soit vers le septième millénaire avant Jésus-Christ, le pont naturel entre l'Asie et l'Amérique est rompu, étant donné que le niveau des mers s'élève pour atteindre peu à peu la cote actuelle. Mais les migrations continuent car, entre-temps, l'homme a appris à naviguer. Des types mongoloïdes se sont infiltrés sur le continent américain avant que l'isthme soit recouvert par les eaux.

Les premiers navigateurs vont suivre le littoral du Pacifique, se hasardant jusqu'à l'extrême sud, jusqu'à cette Terre de Feu qu'ils atteignent il y a près de neuf mille ans.

C'est alors que se produit la révolution néolithique qui constitue pour l'humanité une étape décisive. Débutant au Moyen-Orient, elle se répand rapidement sur toute la surface de la planète, dotant les hommes de l'agriculture, de la domestication des animaux, de la céramique, de la vannerie et du tissage.

Selon certaines théories, ce sont des peuples venus de Mongolie et qui connaissaient la navigation qui, en traversant l'océan Pacifique et passant par la Polynésie, seraient responsables du Néolithique en territoire américain où ils auraient débarqué, après un voyage formidable, dans la région de Panama.

D'autres théories admettent plus volontiers que le Néolithique américain n'est pas venu de l'extérieur mais qu'il est apparu sur place. Et, cherchant même à préciser le lieu qui a été le théâtre de ce progrès, les savants invoquent l'Amérique centrale, plus particulièrement le Mexique où les Indiens, à la suite d'expériences, apprennent à cultiver les courges, les haricots et le maïs.

Entre les années 3000 et 2000 avant Jésus-Christ, des navigateurs, provenant du Sud-Est asiatique et empruntant la pirogue, s'aventurent sur le Pacifique. Les îles de la Polynésie sont conquises les unes après les autres. Et l'on peut imaginer que certaines de ces embarcations, qui ne sont pas aussi fragiles qu'on le pense, aient fait le voyage jusqu'aux côtes américaines, atteignant un monde qui est en plein développement.

Enfin, pour terminer cette longue et extraordinaire aventure, apparaissent les Esquimaux qui s'installent là où il reste encore un peu de place, soit dans l'extrême Nord du continent, mettant un terme définitif à l'invasion du Nouveau Monde.

L'Indien est un être qui vit dans le concret, en lutte permanente contre le milieu ambiant. Tout pour lui est motif de respect et d'admiration : le soleil qui brille et qui poursuit inlassablement sa route, l'eau qui descend des hauts sommets de la cordillère des Andes pour irriguer ses champs de cultures, le lama qui est à la base de son économie et, surtout, la terre à laquelle il se sent attaché par des liens indéfectibles.

L'Indien sait le langage des pierres, celui du vent et des nuages, la signification d'une trace sur le sable ou d'un bruit à peine perceptible. Il est capable de voyager la nuit, dans l'obscurité la plus complète, de marcher des jours et des jours sans ressentir la moindre fatigue, d'utiliser au maximum les ressources, souvent modestes, mises à sa disposition.

Son existence se déroule depuis des siècles dans un décor tragique, impitoyable. C'est la raison pour laquelle chacun des gestes qu'il accomplit a un sens sacré que peu d'explorateurs ont été en mesure de comprendre.

L'Indien est admirablement bien adapté à sa géographie si spéciale et participe de la création continue du monde qui l'entoure. L'individu, chez lui,

ne compte guère. Seule vaut et prédomine la communauté, harmonieusement organisée, dans laquelle chacun joue un rôle défini par la tradition et apprécié à sa juste valeur.

La leçon que l'Indien a apprise de la vie est le fruit de milliers d'années de luttes et de tentatives faites en vue de vaincre des obstacles qui, pour d'autres peuples, semblent inhumains. Cette leçon est grande et sage. Car la logique de l'Indien vaut la nôtre, mais sur un plan différent, rendant en de nombreux cas le dialogue difficile.

L'Indien vit davantage d'instinct que de raisonnement. Alors que nous nous efforçons de résoudre d'insolubles problèmes, l'Indien ramène tout à des actes d'utilité immédiate. Sa philosophie est belle puisqu'elle s'exprime par des attitudes, non par des mots.

Son respect envers le passé, lui aussi, est digne d'admiration. Les Indiens sont liés à leurs morts par une affection que ni la séparation ni le temps n'ont réussi à vaincre. Leur vénération s'adresse à la fois aux défunts des années précédentes et aux ancêtres des siècles passés, dont ils savent qu'ils furent les maîtres de grands empires.

Les familles nombreuses sont assez rares car la mortalité infantile demeure élevée. Le mariage endogamique est recommandé et l'on apprécie peu l'arrivée, dans la communauté, d'une personne de l'extérieur. Il y a, au sein de la famille, une sorte d'unité économique puisque celle-ci se suffit à elle-même.

L'homme conserve la prédominance mais il consulte volontiers son épouse surtout en ce qui concerne des problèmes d'ordre domestique et économique.

Le père qui se sent vieillir réunit les siens et leur partage ses biens. Il conserve néanmoins sa maison dans laquelle il vivra jusqu'à la fin de ses jours. Si le chef de famille décède avant d'avoir pu répartir ce qu'il possède, les membres procèdent d'un commun accord au partage. Les femmes reçoivent un peu moins que les hommes, ce qui s'explique facilement par le fait que ces derniers doivent entretenir leur famille. En compensation, on leur accorde tous les objets que renferme la maison.

Les enfants chargés de soigner des parents vieillissants obtiennent davantage que les autres afin d'être en mesure de faire face à toutes leurs obligations. Le fils cadet bénéficie d'un peu plus de terrain que ses frères car, contrairement à ceux-ci, il n'a pas encore eu le temps d'exploiter ni de mettre à profit les cultures qui lui sont assignées.

Les tâches quotidiennes sont partagées entre les hommes et les femmes de la communauté de manière équitable. Les premiers accomplissent des besognes physiquement plus dures. Leurs épouses participent aux travaux de la campagne tout en se consacrant à l'artisanat.

A un moment déterminé de la semaine, du mois ou de l'année a lieu une foire, la *feria*, qui attire beaucoup de monde. L'événement est d'importance car il joue un grand rôle dans la vie économique et sociale des indigènes. Dans ces marchés, où l'on vend de tout, on se préoccupe non seulement de réaliser d'intéressantes opérations commerciales mais aussi d'établir des contacts

personnels avec des gens venus des provinces voisines. Les Indiens, qui sont d'excellents marcheurs, n'hésitent pas à parcourir des dizaines de kilomètres d'un chemin souvent pénible pour se rendre à la feria et y acheter du bétail, des semences, des objets d'utilisation quotidienne.

Les enfants indiens jouissent d'une liberté totale et agissent comme bon leur semble. La plupart des localités ne possèdent pas encore d'école. Tout ce que les jeunes apprennent vient de leurs parents. Si le père ou la mère sait écrire — ce qui n'est pas courant — l'enfant en profitera. Sinon, il se contentera de ce qu'il entend dire à la maison et de ce qu'il voit autour de lui. Car le jeune Indien est extrêmement éveillé. Rien ne lui échappe. Placé dès sa plus tendre enfance devant toutes les réalités de l'existence, il témoigne d'une vivacité d'esprit et d'une capacité de jugement remarquables.

Bien que ses parents ne lui fassent jamais de remontrances ni ne lèvent la main sur lui, le petit Indien n'est pas un monstre, pas plus d'ailleurs qu'un être affreusement capricieux.

La vie simple que mène sa famille et dont les besoins quotidiens sont limités, le force à avoir une vision exacte des choses qui l'entourent. Les jouets sont inconnus, c'est dire que l'enfant n'en réclamera pas, utilisant pour se distraire ce que la nature met gracieusement à sa disposition : des pierres, du sable, du bois. La nourriture qu'il reçoit chaque jour est des plus monotones mais identique à celle que mangent ses camarades. L'enfant ne fera donc jamais de scène à sa mère pour obtenir une tranche de gâteau supplémentaire ou une glace à la vanille. Et tous les jeunes étant soumis aux mêmes conditions l'occasion ne leur est pas donnée d'éprouver de la jalousie envers un camarade plus favorisé.

La fillette imite sa mère dont elle écoute les confidences, l'aidant à préparer les repas, à tisser, à filer, s'initiant aux devoirs multiples de la femme. Le garçon seconde son père dans les besognes des champs ou celles de la montagne, apprenant à irriguer les cultures, à soigner les animaux domestiques et à tresser la laine de lama pour en tirer des liens.

L'enfant indien est impressionné par les conversations et les attitudes de ses parents qu'il voit obéir scrupuleusement aux traditions et aux lois sacrées du groupe. L'éducation, chez les indigènes, se fait par l'exemple. Elle vaut la nôtre qui, trop souvent, est basée sur des livres ou une surabondance de conseils, mais sans que le geste accompagne forcément la parole.

Les enfants sont élevés dans le respect craintif des dieux et des ancêtres, dans celui de la nature environnante et des forces occultes qui gouvernent le monde. L'éducation naît également du contact intime et permanent qui existe entre l'homme et le milieu dans lequel celui-ci évolue.

La vie sexuelle commence très tôt, d'abord chez les filles, puis chez les garçons. A douze ans déjà la petite Indienne éprouve ses premières passions et ses premières désillusions. Les parents, indulgents, en rient. N'ont-ils d'ailleurs pas passé par là, eux aussi ? La liberté sexuelle la plus grande règne parmi les indigènes, qui a choqué nombre de voyageurs.

Force m'est de constater que les Indiens ne souffrent d'aucun complexe, que les vices et que la prostitution sont inexistants, que les relations sexuelles ne sont pas le centre d'histoires de mauvais goût, qu'une fille-mère n'est pas la honte de sa famille ou de sa communauté mais qu'elle peut élever son enfant en toute quiétude, n'ayant aucune difficulté à rencontrer par la suite un homme qui voudra bien l'accepter, elle et sa progéniture, sans lui faire le moindre reproche.

Le mariage à l'essai — le *servinacuy* de l'époque précolombienne — existe encore de nos jours en de nombreux endroits de la cordillère des Andes. La conscience chrétienne s'insurge contre cette coutume qui, comme tant d'autres, ne saurait pourtant être jugée selon les normes de notre morale occidentale.

Les Indiens de la montagne vivent en petits groupes appelés *ayllus*.

Les familles qui composent un ayllu ont des ancêtres communs, les *achachillas*, qui peuvent être un animal, un rocher de forme étrange, une grotte, une colline, le sommet d'une montagne. Ces achachillas augmentent avec le temps. A la mort d'un homme, des éléments de son âme rejoignent ceux de ses aïeux. D'où l'existence d'une parenté mythique étroite entre les vivants et les disparus. Aux achachillas il faut consentir périodiquement des offrandes. Mais les ancêtres, en contrepartie, assurent la protection du groupe, tout en punissant ceux qui n'accomplissent pas les rites.

La parenté intime avec les achachillas a fait se développer, à l'intérieur de l'ayllu, l'entraide et la prestation de services gratuits.

L'ayllu représente un groupe fermé, indépendant, ayant sa vie propre, qui pratique l'endogamie. Cependant, au cours de ces dernières années, on a vu s'unir plusieurs ayllus en communautés et c'est ce système qui, finalement, sera adopté car il offre des perspectives d'avenir très encourageantes, surtout en ce qui concerne le difficile problème de l'intégration des indigènes.

La communauté, appelée aussi *marka*, est divisée géographiquement en deux moitiés ou *suyus*, l'une d'en haut et l'autre d'en bas, entre lesquelles s'établit une véritable compétition qui se manifeste dans tous les domaines de la vie quotidienne.

A la tête de l'ayllu se trouve un chef, l'*hilacata* (ou alcalde). Il s'agit d'un poste honorifique quoique des tâches multiples attendent ce personnage. Celui-ci est à la fois un arbitre du groupe, un agent de police, un juge de paix, un conseiller, un contrôleur de la distribution équitable des terres et un organisateur des fêtes, la plupart de ces dernières étant à sa charge.

En certains endroits de la cordillère des Andes, le chef du groupe est nommé à main levée par le peuple au cours d'une réunion dite *junta de vecinos* (junte des voisins), qui a remplacé la *junta de los mayores* (junte des anciens), à laquelle participent les femmes qui ont droit de vote et les garçons âgés d'au moins 14 ans et pour autant qu'ils exercent une activité lucrative.

Plusieurs candidats sont sur les rangs. L'emporte celui qui a réuni le plus grand nombre de suffrages.

Ce chef ne saurait se soustraire à ses devoirs ni démissionner sauf en cas de maladie grave. Son mandat dure une année ; il n'est pas renouvelable.

Le maire a le droit de désigner tous ceux qui lui prêteront leur concours désintéressé. Mais ce choix devra être encore ratifié par les membres de l'ayllu.

Au premier rang figurent le secrétaire et le trésorier. Ces deux rôles sont parfois joués par une seule personne, connue sous le nom de *capillayocc*.

Une seule autorité est payée pour les services qu'elle rend : c'est le *juez de agua* (juge de l'eau) qui est chargé d'établir et de surveiller l'horaire de la distribution de l'eau aux différents propriétaires de champs de cultures. Son choix fait l'objet de vives discussions car le personnage joue un rôle considérable dans la vie de la communauté. Il reçoit une gratification offerte par tous les agriculteurs.

Il n'y a pas très longtemps encore que les communautés indigènes du Pérou, principalement celles du département du Cuzco, étaient dirigées par un *alcalde de barra* ou *varayocc*. Comme son nom l'indique, celui-ci porte un bâton de commandement orné d'incrustations en argent, symbole de son autorité.

Ce chef est entouré de *segundos*, ses collaborateurs les plus directs. L'un de ces derniers, cas échéant, peut prendre la place de l'alcalde. Les uns et les autres sont des aspirants au titre le plus envié et le plus redouté que peut porter un membre de la collectivité.

Les ordres donnés par l'alcalde sont transmis par des *alguaciles*.

L'homme appelé *mandón* est très proche d'un segundo. Il dirige les travaux communautaires et s'occupe des fêtes. En cela, il est assisté par une autorité, connue sous le nom de *mayordomo*.

Les *regidores*, qui sont généralement de tout jeunes hommes, sont les officiers du chef de la communauté. Ils font en sorte que l'ordre règne au sein du groupe. Certains d'entre eux sont appelés aussi *pututeros*. Ils sont chargés de souffler dans de volumineuses coquilles marines, les pututus ou quepas, par lesquelles ils avertissent les gens de la localité de la présence de l'alcalde. Le nombre de ces aides est variable. On m'a cité le cas d'un alcalde de barra qui était suivi de vingt regidores, faisant ainsi figure d'un véritable Inca. Ces autorités villageoises se trouvent très souvent sous la tutelle complète du gouverneur de province, du maire municipal et du curé. D'où les abus commis par ces derniers, et une répugnance manifestée par le chef de la collectivité devant les ordres reçus qui vont le plus souvent à l'encontre des intérêts des membres de sa propre communauté.

Actuellement, ce système est en voie de disparition.

L'alcalde de barra tend à être remplacé par un *personero*. Celui-ci a une plus grande autorité. Il est nommé par votation populaire et pour une durée de quatre ans. Il doit savoir lire et écrire, étant d'ailleurs reconnu par le gouvernement de la nation. Il préside les assemblées de la junte directive, s'occupe de la police et de la justice mais, dans des cas d'une certaine gravité, il doit s'en remettre au juge de la ville la plus proche. Il est secondé par un

vice-président, par un trésorier, par un secrétaire et par d'autres aides. Tous ces titres sont honorifiques.

Plusieurs formalités doivent être remplies afin qu'une communauté soit officiellement reconnue par le gouvernement central : recensement du nombre des habitants, relevé du plan exact du territoire, etc., autant de renseignements qui sont alors adressés en bonne et due forme au ministère des affaires indigènes.

Au nombre des personnalités choisies à main levée par les membres de la collectivité figure aussi le *fabriquero*. Les énormes distances qui séparent parfois les hameaux les uns des autres obligent les curés à organiser des itinéraires qu'ils mettent parfois des semaines à parcourir. Pour répondre au plus urgent, les prêtres nomment dans chaque localité, en accord avec la junte des voisins, un homme choisi parmi les indigènes les plus honnêtes, appelé fabriquero. Ce dernier doit prendre soin des objets de culte, nettoyer l'église, sonner les cloches le dimanche matin et les jours de fête, diriger les prières et même lire des passages de la Bible.

Ceux que l'on appelle les *capitanes* sont chargés d'organiser les réjouissances du village, l'un étant responsable des hommes, l'autre des femmes. Prenons par exemple le cas d'une cérémonie d'origine précolombienne, demeurée à peu près pure et qui est très importante dans la vie sociale et spirituelle des Indiens de la cordillère des Andes. Elle est connue sous le nom de *limpia de los canales* ou nettoyage des canaux d'irrigation. Cette fête a lieu entre les mois d'août et d'octobre, soit au début du printemps.

La veille, tous les habitants de la communauté se trouvent réunis dans le local de la junte en vue de régler les différentes étapes de la cérémonie. On ratifie la nomination de deux capitanes (appelés aussi *comisionados del trabajo*) qui vont diriger la besogne. Chacun d'eux est armé d'un bâton avec lequel il aura droit, le cas échéant, de frapper celui ou celle qui ne suivrait pas les ordres donnés. Ces personnages ne sont pas nommés à la légère. La limpia de los canales se déroule dans une ambiance de profond respect envers les dieux et les ancêtres. C'est pour cette raison que les capitanes sont des êtres que l'on estime dans le village à cause de leur conduite irréprochable et de leur probité morale. Il n'est pas exclu qu'ils aient déjà joué ce rôle au cours d'une limpia précédente et que leur connaissance des choses du passé leur ait valu cette nomination.

Les membres de la collectivité choisissent également deux autres représentants qui, pendant que les habitants procèdent au nettoyage des canaux d'irrigation, ôtant de ces derniers la boue et les pierres qui se sont accumulées durant l'année, vont sacrifier aux dieux des sources et des montagnes. Ce sont les *cantales*. L'un d'eux est le chef. Il doit être marié et avoir au moins vingt ans. Son assistant est choisi parmi les jeunes gens les plus intelligents du hameau.

La junta de vecinos a lieu chaque fois qu'il convient de discuter du développement et de l'avenir de la communauté. L'alcalde exerce une autorité absolue et ses décisions sont sans appel. Il n'empêche que l'union la plus étroite existe

entre les habitants d'un même village, qui se concrétise de façon spectaculaire au cours des travaux exécutés en commun.

Prenons pour démonstration la construction d'un édifice public, d'une de ces écoles que les Indiens de la cordillère des Andes réclament à grands cris.

Chaque famille doit être représentée par un membre de sexe masculin, qu'il s'agisse du père, d'un fils ou d'un cousin. Les familles composées exclusivement de femmes n'entrent pas en ligne de compte. Ce qui ne s'oppose pas à ce que l'une d'entre elles (ou un groupe entier) s'associe au mouvement général.

On entend par famille l'ensemble des occupants d'une même maison. Un célibataire, quoique vivant seul chez lui, constitue une famille, ce qui n'est plus le cas s'il va loger chez un parent. Pour le cas où tous les hommes d'une même famille seraient dans l'impossibilité d'accomplir leur devoir, qu'ils se trouvent au service militaire ou qu'ils travaillent dans un autre endroit, ils peuvent se faire remplacer par un ami ou par une connaissance. Sinon, ils seront contraints de payer chaque jour — et pendant toute la durée de la besogne — une amende qui correspond plus ou moins au salaire que touche quotidiennement un ouvrier agricole et qui sera encaissée par le trésorier de la communauté.

A l'heure H, le maire fait sonner la cloche de l'église ou envoie ses aides qui parcourent les rues de la localité en invitant chacun à se rendre au travail. Les habitants se mettent alors à la tâche avec un entrain irrésistible, bien que personne ne soit payé. C'est dire que le travail avance rapidement. Cet élan de solidarité est contagieux. J'ai vu des femmes indiennes, même très âgées, participer dans la mesure de leurs forces — et en dehors de toute obligation — à l'œuvre commune.

Cette entraide magnifique se retrouve également lorsqu'il s'agit d'accomplir un travail n'intéressant qu'un seul membre de la communauté. Un propriétaire décide-t-il d'agrandir sa demeure ou de doter cette dernière d'un nouveau toit ? Il demande alors à l'alcalde d'organiser une junta de vecinos et prie publiquement chaque habitant du hameau de lui prêter main-forte. Ceux-ci acceptent avec joie et, du maire au plus misérable de la localité, chacun offre généreusement son concours, permettant au propriétaire en question de réaliser l'œuvre qui lui tenait à cœur en un minimum de temps. La seule obligation à laquelle est contraint cet homme privilégié consiste à donner à manger et à boire à tous ceux qui lui aident, et cela jusqu'à la fin de la besogne.

Ce travail en commun, connu sous le nom de *minka*, a permis aux Incas, il y a quelques siècles, d'exploiter une immense surface du territoire sud-américain, d'améliorer le réseau des canaux d'irrigation, d'aménager de nouveaux terrains de cultures, de construire des cités et des routes, de mettre à profit des régions entières qui, jusqu'alors, étaient demeurées en friche.

Le mot *aini* désigne les services gratuits que les Indiens de la cordillère des Andes se rendent les uns aux autres en toute occasion et de la manière la plus spontanée qui soit, sans l'accord préalable des membres de la communauté, ce qui n'est pas le cas de la minka.